

Another Year de Shengze Zhu

André Roy

Numéro 180, décembre 2016, janvier 2017

L'année cinéma 2016 — Figures de résistance

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84276ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Roy, A. (2016). *Another Year* de Shengze Zhu. *24 images*, (180), 32–32.

ANOTHER YEAR de Shengze Zhu

A *nother Year*, deuxième film de Shengze Zhu qui fait trois heures, observe une famille chinoise migrante durant treize mois, avec cette particularité que toutes les scènes sont tournées durant un unique moment de la journée : le repas. La cinéaste a choisi d'en filmer un par mois ; chacun est enregistré en un seul plan variant entre 10 et 20 minutes ; le cadre et la place de la caméra sont différents chaque fois. Mettant en scène une famille trigénérationnelle composée de cinq personnes (le père, la mère, la grand-mère et trois enfants), ce filmage simple autour d'un repas n'est ni réducteur ni caricatural ; ce repas est le noyau dur du documentaire, qui peut ainsi synthétiser plusieurs aspects de la réalité socio-économique de ces citoyens chinois. Le choix esthétique permet de capturer les fragments d'une vie qui se révèle difficile, aléatoire, malaisée, et des relations entre les membres de la famille, le plus souvent pénibles, où les paroles échangées ressemblent souvent à un dialogue de sourds. Transparaissent comme un sous-texte sur la société chinoise les conditions de vie des gens, le travail précaire, l'exode rural et l'urbanisation forcée.

Se construit ainsi en treize plans une chronique intime dont l'originalité tient à l'unique échange de paroles durant le repas, généralement constitué de récriminations et d'antagonismes que soulèvent les problèmes accablant la famille – et particulièrement la mère –, comme le manque d'argent qui crée mauvaise humeur et insatisfaction. Se dégage de l'observation de Shengze le sentiment



d'un malheur perpétuel : la petitesse des pièces (l'une fait salle à manger et chambre à coucher), la maigre lumière des lampes, la saleté, la télévision toujours allumée, tout donne l'impression d'un enfermement impossible à briser. Pourtant, cette vision de la misère n'est pas misérable. Le dispositif cinématographique, lent, attentif, sensible, crée une empathie, une impression de proximité infrangible, dont on peut s'enchanter en voyant, par exemple, le plus jeune enfant, Kunghye, grandir devant nous au cours des treize mois. Comme quoi la vie mérite d'être filmée pour nous qui pouvons alors, entre connaissance et émotion, regarder ce qu'on n'aurait jamais vu autrement. – **André Roy**

TEMPESTAD de Tatiana Huezo

En voix-off asynchrone, deux femmes mexicaines – Miriam et Adela – nous racontent l'histoire de leur vie ; des événements si effroyables qu'aucun scénariste n'aurait pu les inventer. L'une fut accusée à tort de trafic humain, puis enfermée dans une prison contrôlée par les narcotrafiquants. L'autre perdit sa fille Monica du jour au lendemain, cette dernière très vraisemblablement kidnappée, puis forcée à commettre l'inimaginable.

Dévoilé dans la section expérimentale Forum du festival de Berlin en février dernier, *Tempestad* juxtapose ces témoignages déchirants aux images indélébiles d'un *road movie* à la fois poétique et mélancolique à travers le Mexique : ses autoroutes, ses non-lieux (gares de trains, péages, etc.), puis un cirque lugubre, visiblement vidée de toute joie depuis la disparition de Monica. Tatiana Huezo nous amène ainsi du nord au sud de son pays, le long d'une côte où la présence militaire et policière relève tout simplement du totalitarisme. Par cette juxtaposition d'images quotidiennes et de récits horrifiants, *Tempestad* fait état de ce que Huezo décrit elle-même comme « la guerre invisible » qui fait rage au Mexique – une guerre sans fin, sans nom, sans camps clairement définis, entre un État corrompu et le réseau complexe des narcotrafiquants qui infiltrent tout autant les sphères de la politique que de la vie privée.

Disparitions, enlèvements, intimidations, trafics humains, et plus encore : les dommages collatéraux de cette guerre nous sont



enfin présentés du point de vue de ses victimes, et non de celui – usé et exploité jusqu'à plus soif par Hollywood – du bon État allant à la rencontre de cette gangrène criminelle. Dans les voix tremblantes de ces deux femmes, comme sur les visages tantôt apathiques ou inquiets de toutes ces personnes qu'on rencontre au fil du périple, Huezo nous amène à reconnaître l'universalité de cette souffrance. Elle communique surtout un climat de peur, d'incertitude et de lassitude qui semble s'être emparé du Mexique et de ce fait, accomplit un projet tout simplement essentiel : redonner une voix aux victimes de cette guerre, trop souvent des femmes, qui souffrent et subissent l'innommable en silence. – **Ariel Esteban Cayer**